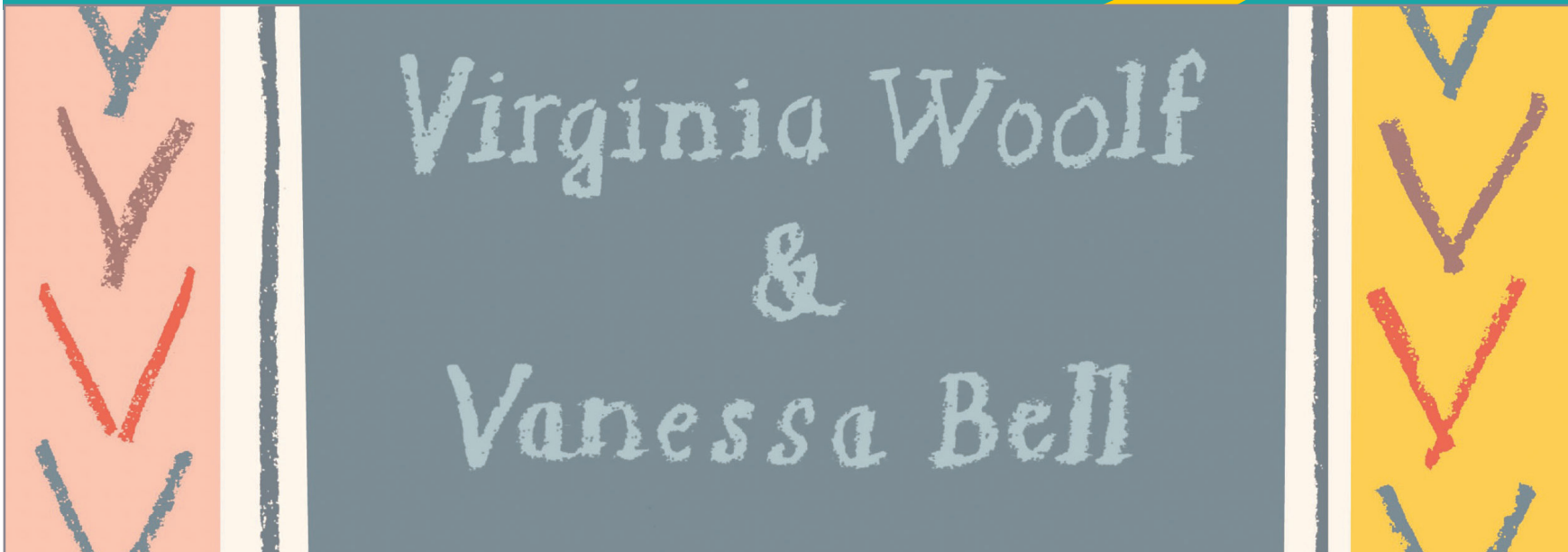


FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



Virginia Woolf
&
Vanessa Bell

Sommaire

Dossier : Virginia Woolf & Vanessa Bell. Correspondance

2 Édito

3 Entretien avec Cécile Wajsbrot

9 Lettres choisies

11 Portrait : Virginia Woolf et Vanessa Bell

13 Jacques-Émile Blanche et Jean Cocteau, Correspondance

15 Dernières parutions

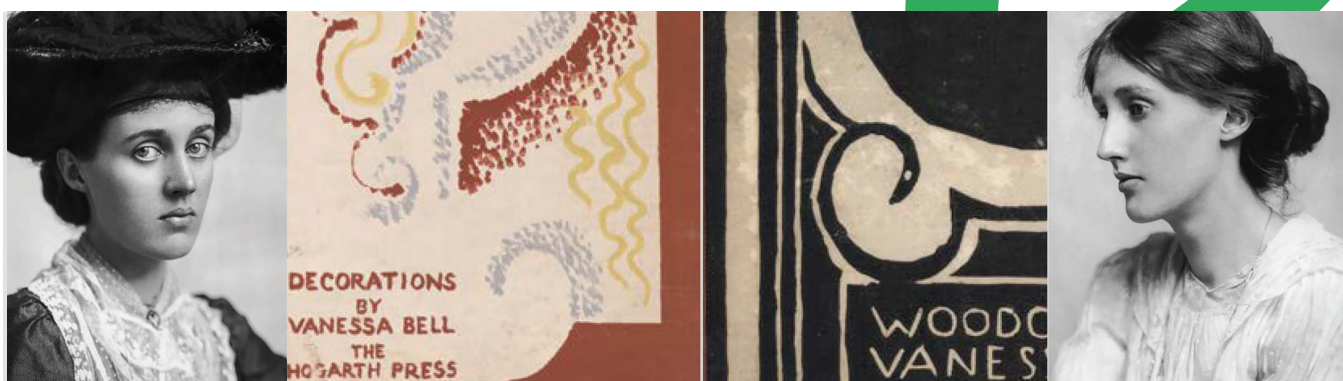
18 Agenda

Édito

Virginia Woolf, Vanessa Bell Correspondance 1904-1941

Nathalie Jungerman

La correspondance qui nous est donnée à lire, dans cette très belle édition préfacée par l'écrivaine Cécile Wajsbrot et publiée par La Table Ronde (avec le soutien de la Fondation La Poste), est celle, inédite jusqu'à présent, des sœurs Vanessa Bell (1879-1961) et Virginia Woolf (1882-1941), nées Stephen. L'aînée, Vanessa, sera peintre, une artiste d'avant-garde ; elle épousera en 1907 le futur critique d'art Clive Bell. Virginia, la troisième de la fratrie (entre Thoby et Adrian), sera l'une des plus grandes romancières du XX^e siècle ; elle se mariera en 1912 avec Léonard Woolf, éditeur et auteur d'essais littéraires et historiques. Ils fonderont ensemble la Hogarth Press. Quand débute cet échange épistolaire en 1904, leur père, l'historien et philosophe Leslie Stephen, est mort depuis quelques mois. Vanessa, Thoby, Virginia et Adrian, qui ont déjà perdu leur mère neuf ans plus tôt, quittent alors la maison familiale de Kensington, à Londres, et s'installent dans une demeure à Bloomsbury. Choisir ce quartier londonien révèle une certaine forme de transgression parce qu'il a encore, à l'époque édouardienne, la réputation de ne pas être parfaitement « respectable ». Thoby (sur lequel sera modelé le héros de *La chambre de Jacob* de Virginia Woolf – il meurt à 26 ans) y invite régulièrement ses amis de Cambridge. Bloomsbury devient le lieu de résidence des intellectuels et des artistes qui comptent, outre la famille Stephen, Lytton Strachey, le peintre Duncan Grant, le journaliste Desmond MacCarthy, l'économiste John Maynard Keynes, et bien sûr Leonard Woolf et Clive Bell, pour ne citer qu'eux... Dans les lettres, on assiste à la formation, autour des deux sœurs, de ce groupe caractérisé par « une liberté d'attitudes, de mœurs, de choix esthétiques, d'écriture », qui a pris le nom du quartier où il est né. Le peintre et historien de l'art Roger Fry en deviendra une figure essentielle et un ami fidèle pour Vanessa et Virginia. Les lettres disent les avancées littéraires et artistiques mais aussi les événements du quotidien, les deuils, les joies, les questionnements sur l'amour, les commérages... Elles sont empreintes d'un humour caustique, d'originalité et d'une grande tendresse. « Si le livre s'ouvre sur la santé mentale de Virginia et se clôt sur la lettre que celle-ci envoie à sa sœur peu de jours avant de se donner la mort et qui sonne comme une lettre d'adieu (...), de l'une à l'autre, c'est le flux de la vie qui ne cesse de couler, un fleuve abondant qui bruisse de mille sons, joyeux ou graves, et traverse les paysages les plus divers. », écrit, en préambule à la correspondance, Cécile Wajsbrot que nous avons interviewée. Le recueil, intitulé *Baisers du Singe*, est illustré de peintures et de photographies. Carine Bratzlavsky et Anne-Marie Smith-Di Biasio ont traduit les 215 lettres qui le composent et Marie Boizet s'est chargée des notes et des paragraphes contextuels.



Vanessa Bell, 1902. par George C. Beresford. © Getty Images.

Virginia Woolf, 1902. par George C. Beresford.

Entretien

avec Cécile Wajsbrot

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Ce mois-ci, paraît aux éditions de La Table Ronde la *Correspondance* (1904-1941) de Vanessa Bell et Virginia Woolf, que vous avez préfacée, et qui est traduite par Carine Bratzlavsky et Anne-Marie Smith-Di Biasio. Pouvez-vous nous rappeler dans quel contexte débute cet échange épistolaire entre les deux sœurs ? En octobre 1904, la carrière artistique de l'aînée et la carrière littéraire de la cadette n'en sont qu'à leurs prémices...

Cécile Wajsbrot : Cette date est un tournant dans la vie des deux sœurs. Leur père vient de mourir, leur mère est morte une dizaine d'années avant, et Vanessa Bell se met en quête d'un appartement à Bloomsbury, le quartier intellectuel et artiste, où elle emménage avec sa sœur, Virginia, et leurs deux frères, Thoby et Adrian, quittant sans regret l'atmosphère lugubre du domicile familial de Hyde Park Gate. Éprouvée par le décès de leur père qui remue sans doute le souvenir de celui de leur mère et de leur demi-sœur Stella, Virginia, pas encore Woolf, se remet lentement d'une dépression à la campagne. C'est dans ce contexte qu'advient la première lettre de Vanessa à sa sœur alors qu'elle vient d'emménager dans l'appartement de Bloomsbury au 46 Gordon Square.

La correspondance raconte notamment les débuts du groupe de Bloomsbury, formé autour d'une même famille. De jeunes intellectuels et artistes, étudiants brillants, unis par des liens de parenté,

affectifs et amicaux, partagent des aspirations et attitudes communes. Quelques mots sur le rôle considérable du groupe dans la perception sociale, politique et artistique des XX^e et XXI^e siècles ?

C.W. : Le groupe de Bloomsbury s'est essentiellement constitué autour des habitants du 46 Gordon Square et de leurs visiteurs, surtout des connaissances des frères Stephen étudiants à Cambridge. Par sa diversité, il a marqué différents domaines intellectuels et artistiques de la modernité britannique du XX^e siècle. En peinture, Roger Fry a grandement contribué à introduire les Impressionnistes en Angleterre. Maynard Keynes s'illustrera bientôt dans le domaine économique et ses théories nourrissent encore le débat public aujourd'hui. Quant à Virginia Woolf, point n'est besoin d'insister sur son influence littéraire, à lire le nombre d'auteurs, d'auteures surtout – et pas seulement dans l'espace linguistique anglo-saxon – qui se réclament d'elle. Vanessa Bell, peut-être plus en retrait, a contribué cependant à la réception des Impressionnistes sur les îles britanniques ainsi qu'au renouvellement des arts décoratifs.

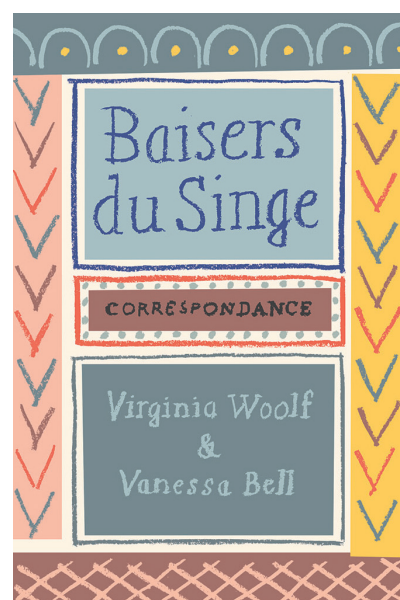
En 1908, Vanessa Bell, dont les lettres étaient jusqu'à présent inédites en France, écrit à sa sœur : « Je me sens affreusement incompétente pour écrire des lettres, et c'est de plus en plus vrai à mesure que je vois s'intensifier l'atmosphère de critique littéraire raffinée autour



Cécile Wajsbrot
© DR

Cécile Wajsbrot est née à Paris en 1954. Romancière et essayiste, elle est également traductrice de l'anglais et de l'allemand, (entre autres Virginia Woolf, Peter Kurzeck et Wolfgang Büscher). Elle vit entre Paris et Berlin, où elle a reçu en 2016 le prestigieux prix de l'Académie. Derniers livres parus, en 2024 au Bruit du temps : *Plein Ciel*, roman, et *Le Jour d'après*, recueil de réflexions et d'articles.

[Cécile Wajsbrot - bibliographie](#)



Virginia Woolf
Vanessa Bell

Baisers du Singe - Correspondance

Préface de Cécile Wajsbrot

Traduit de l'anglais par Carine Bratzlavsky et Anne-Marie Smith-Di Biasio

Présentation et notes de Marie Boizet

Éditions de La Table Ronde,

23 avril 2026, 640 pages.

Avec le soutien de



de Clive et toi, toujours sur le qui-vive et prêts à bondir sur les phrases alambiquées et le manque de rythme. » Ce à quoi Virginia Woolf lui répond : « Tes lettres sont pour moi un délice et tu le sais ; si tu feins de reculer devant notre sens du style, c'est parce que tu le méprises. » Les deux sœurs s'amuse à imaginer les réactions de l'autre en s'auto-dépréciant... Les lettres sont très souvent pleines de verve, d'humour et de tendresse. Elles témoignent de la confiance de l'une envers l'autre, et avec pudeur, de leur admiration réciproque...

C.W. : Les deux sœurs sont liées dès l'enfance, un lien d'autant plus fort à mesure des deuils successifs qu'elles ont dû traverser, et c'est sur ce substrat solide que repose leur relation. L'une et l'autre ont entrepris de poursuivre une carrière artistique, ce qui n'est jamais facile, encore moins pour des jeunes femmes en ce début de XX^e siècle. Dans ce cheminement parallèle, elles se soutiennent mutuellement, Virginia Woolf admire la peinture de Vanessa Bell et Vanessa Bell, la littérature de Woolf, dont elle est toujours l'une des premières lectrices. Elles peuvent faire parfois assaut d'ironie – Virginia plus que Vanessa qui, elle, laisse plus souvent paraître son inquiétude devant la fragilité psychique de sa sœur.

Les lettres montrent aussi l'évolution artistique et littéraire de chacune, les tragédies familiales et les événements historiques...

C.W. : C'est ce qui est passionnant et émouvant, dans cette correspondance. Sa durée embrasse l'ensemble du parcours littéraire de Woolf et l'essentiel de la carrière artistique de Vanessa Bell. Et, bien sûr, une période particulièrement chargée sur le plan historique, une guerre mondiale et le début d'une autre, l'installation des dictatures en Europe, l'angoisse face à la probabilité de la guerre qui

augmente à la fin des années trente et revêt un écho particulier pour nous qui lisons ces lettres aujourd'hui. Et puis, comme vous le dites, les événements familiaux tragiques – la mort, surtout, de Julian Bell, le fils aîné de Vanessa, à la guerre d'Espagne – mais aussi les comédies familiales – les aventures sentimentales de Clive Bell, dont Vanessa gardera le nom au-delà de leur séparation, se lisent comme un roman-feuilleton.

Comment qualifier l'écriture de Virginia Woolf ? Quels renouvellement ou perspectives a-t-elle apportés à la littérature ?

C.W. : On dit souvent qu'elle a apporté le « stream of consciousness » dans la littérature, le flux de la conscience. Ce n'est pourtant pas elle qui a utilisé ce procédé permettant de se trouver à l'intérieur d'un personnage et de suivre les fluctuations de sa pensée, de ses états d'âme, de sa perception du monde. Mais elle en a fait quelque chose d'unique, plongeant comme personne d'autre dans l'intériorité de ses figures – elle n'aimait pas le mot personnage pas plus qu'elle n'aimait le mot roman –, effaçant la frontière entre le monde intérieur et le monde extérieur, les approchant sans hiérarchie. La façon dont elle décrit, par exemple, la mort de la phalène dans la nouvelle du

« L'une et l'autre ont entrepris de poursuivre une carrière artistique, ce qui n'est jamais facile, encore moins pour des jeunes femmes en ce début de XX^e siècle. »



Virginia Woolf
Les Vagues
Traduction de **Cécile Wasjbrot**
Éditions Le Bruit du temps, 2021



Virginia Woolf
Trois guinées
Traduction de **Cécile Wasjbrot**
Éditions Le Bruit du temps, 2024

même nom, la magnifiant pour la transformer en héroïne d'une épopée à sa mesure. S'opposant au roman réaliste qui a cours à ses débuts en littérature, elle fait du roman – faute de trouver un autre nom – une traversée de zones encore inexplorées, les rêves, les souvenirs, les pensées inavouables. Sa phrase commence simplement et tout à coup s'élance, prend son envol vers des sphères purement musicales. La quintessence étant la partie centrale de *To the Lighthouse* – traduit sous divers titres en français – qui décrit le passage du temps dans une maison inhabitée dix ans. C'est peut-être un peu bizarre de le dire ainsi mais l'œuvre de Woolf est d'essence démocratique. Les vêtements délaissés dans l'armoire et les fleurs du jardin qui poussent en désordre ont autant d'importance que les promeneurs sur la plage en quête de réponses à leurs questions et les femmes de ménage (presque) autant que les figures d'une classe sociale supérieure sur lesquelles, tout de même, elle s'attarde davantage. Mais tous ces éléments constituent une partition unique, tels des instruments dont le rôle peut être plus ou moins décisif mais qui sont tous indispensables à l'harmonie de l'œuvre.

Virginia Woolf a écrit des romans et des essais biographiques, a tenu son Journal, entretenu des correspondances... Est-ce que son rapport à l'écriture était différent en fonction de la forme ?

C.W : La différence de propos entre fiction, Journal ou correspondance induit une différence de points de vue. Les lettres s'adressent à quelqu'un. Elles sont forcément plus directes mais peuvent contenir des morceaux de bravoure où la phrase, de nouveau, s'envole. La seule biographie qu'elle ait réellement écrite – celle de Roger Fry – était une obligation morale et dans son Journal elle se plaint souvent de devoir le faire et d'avoir tant de mal. Cela se ressent à

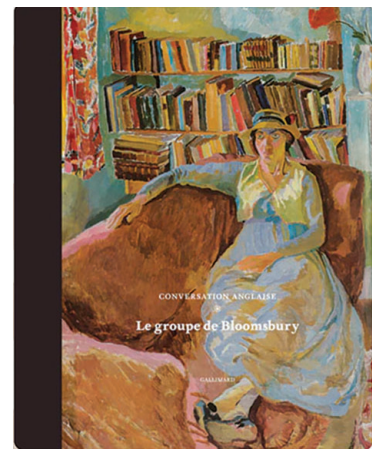
la lecture, d'ailleurs... Quant au Journal, il conserve davantage la trace « atmosphérique » de l'humeur du moment. En cela il y a une certaine parenté avec la correspondance qui varie, aussi, selon l'interlocuteur, l'interlocutrice. Quant aux romans, c'est un monde en soi. Mais ce qu'on retrouve, quelle que soit la forme du texte, c'est une douce ironie, une distance légère avec les êtres et les choses, une mise à l'écart d'émotions trop visibles qui donnent paradoxalement naissance à un univers vibrant de sensations.

Elle a aussi écrit de nombreux articles qui ont paru dans des journaux et revues entre décembre 1904 et octobre 1940. Il en est d'ailleurs question dans la correspondance avec Vanessa Bell. Vous les avez sélectionnés, traduits, postfacés et réunis sous le titre *Des phrases ailées et autres essais* de Virginia Woolf (Le Bruit du temps, 2015).

Est-ce que le rythme « aérien » de Virginia Woolf se retrouve aussi dans l'écriture des articles de presse dont elle se dit, dans une lettre de 1919, « tellement accaparée » ?

C.W : Les articles de presse sont des critiques de livres. On y retrouve un regard et une plume acérés. Mais ce qui est remarquable, dans ses essais, sur la littérature par exemple, c'est qu'ils développent une théorie de praticienne. Quoi qu'elle écrive, Woolf est toujours concrète et c'est par des éléments concrets qu'elle traduit, transcrit et transmet des idées. Il n'y a pas d'abstraction, tout est toujours palpable, puisé dans un réservoir d'images. De nombreux textes ont été écrits à l'origine pour des conférences, et s'adressaient à un public essentiellement de femmes. Ils contiennent ce côté plus direct qui caractérise aussi la correspondance. Dans la sélection que j'ai faite – il y a six volumes dans l'édition complète en anglais et il est dommage qu'ils ne soient

« Ce qu'on retrouve quelle que soit la forme du texte, c'est une douce ironie, une distance légère avec les êtres et les choses, une mise à l'écart d'émotions trop visibles qui donne paradoxalement naissance à un univers vibrant de sensations. »



**Le groupe de Bloomsbury
Conversation anglaise**

Ouvrage collectif publié à l'occasion de l'exposition qui a eu lieu à La Piscine de Roubaix en 2009. Éditions Gallimard, coll. Livres d'Art, 2009. Illustration de couverture : Duncan Grant, *Vanessa Bell à Charleston*, 1917. Huile sur toile, 127 x 101,6 cm, Londres.

pas traduits intégralement – j’ai volontairement choisi des textes qui ne parlaient pas forcément de littérature pour donner une idée de la diversité de ses intérêts et de ses interventions. Il y a, par exemple, un texte très court qui demande que les « squares » londoniens, qui étaient – et sont souvent encore – privés soient ouverts en été afin que tout le monde puisse s’y reposer. Ou bien un texte sur le bruit du canon de France qu’on entend de l’autre côté de la Manche, quand on marche au bord de la mer, en 1915. Ou encore sur l’Amérique, l’aviation, le cinéma...

Vous avez traduit également *Les Vagues*. « J’ai passé ces 3 derniers jours plongée dans *Les Vagues* — et j’en ressors haletante, à bout de souffle, suffoquée, à demi noyée, comme tu t’en doutes. Je vais le relire dès que je serai sûre d’y flotter plus calmement... », écrit Vanessa à Virginia le jour de la sortie du livre en octobre 1931... Le livre est un succès et il paraîtra en France en 1937, traduit et préfacé par Marguerite Yourcenar. Qu’est-ce qui vous a donné envie de vous « plonger » dans sa traduction ?

C.W. : Si je vous réponds honnêtement, c’est la sensation de ne pas retrouver, dans la traduction de Yourcenar, le style de Woolf qui est à l’origine de mon désir de retraduire *Les Vagues*. À l’époque n’existait que celle-ci et en lisant le texte anglais, j’ai découvert un tout autre livre. J’ai tenté, dans cette traduction, avant tout de restituer le rythme de l’écriture, de rester au plus près de son originalité. Cela a déclenché quelques réactions dont la violence m’a surprise. Depuis, d’autres traductions ont vu le jour et j’ai révisé la mienne à deux reprises. La dernière version a paru au Bruit du temps près de trente ans après la première, ce qui est un peu effrayant, à la réflexion, c’est un peu comme si j’avais passé ma vie à traduire *Les Vagues*. La part de défi m’a

également attirée, c’est le livre de Woolf le plus impalpable, celui qui échappe le plus dans le sens où tout est diffus, où les événements sont comme dissimulés dans la trame des images.

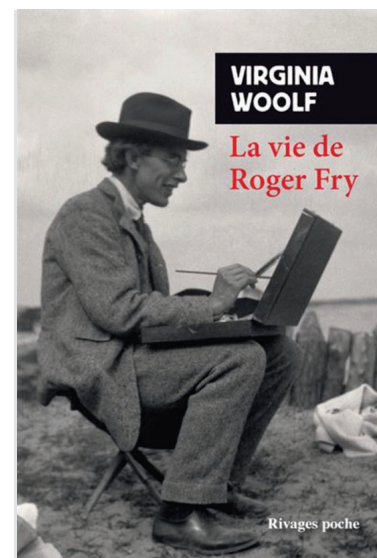
Quant à *Trois Guinées* ? (Votre traduction a paru en 2024 au Bruit du temps).

Virginia Woolf écrit en 1938 avec humour : « J’allais m’imposer chez toi pour le thé, mais dois consacrer les heures entre le thé et le dîner à corriger le pire livre que j’aie jamais écrit [*Trois Guinées*], sans compter qu’il ne me restera, une fois le livre publié, plus aucun ami. »

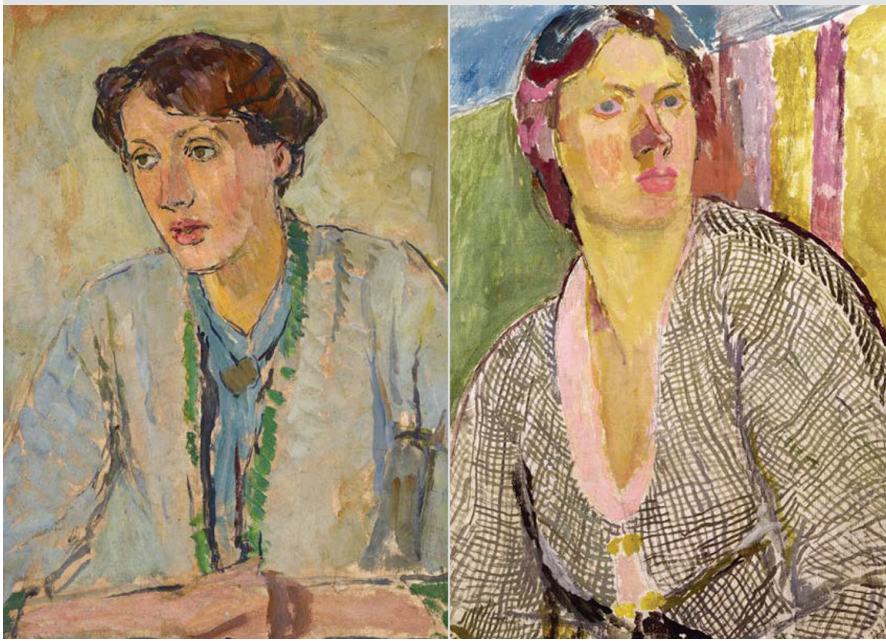
C.W. : Oui, dans son Journal elle note qu’elle a assez de dynamite pour faire sauter la cathédrale Saint Paul. Il faut dire qu’elle n’y va pas de main morte, elle ridiculise toutes les institutions, l’armée, l’Église, l’université, la monarchie, la justice, se moque des uniformes et compare la dictature exercée par les hommes sur les femmes à celle qui sévit en Italie et en Allemagne. Ce livre lui vaudra d’ailleurs des critiques acerbes dans la presse et dans son entourage proche, Vita Sackville-West, par exemple, ne le comprendra pas vraiment.

La question de la traduction vous préoccupe particulièrement ainsi que l’œuvre de Virginia Woolf qui vous accompagne dans vos propres romans, comme par exemple *Nevermore* (Le Bruit du temps, 2021) dont la narratrice s’isole pour traduire la romancière anglaise...

C.W. : Dans *Nevermore* il s’agit de traduire le passage central de *To the Lighthouse* que j’évoquais plus haut, qui décrit une maison privée de ses habitants humains et dont certaines scènes frappantes font penser aux images qu’on voit de Tchernobyl et de la zone interdite. C’est ce rapprochement qui m’a donné envie d’écrire ce que je pensais être un essai avant de me dire, et pourquoi pas un roman... C’est alors qu’est venue l’idée de

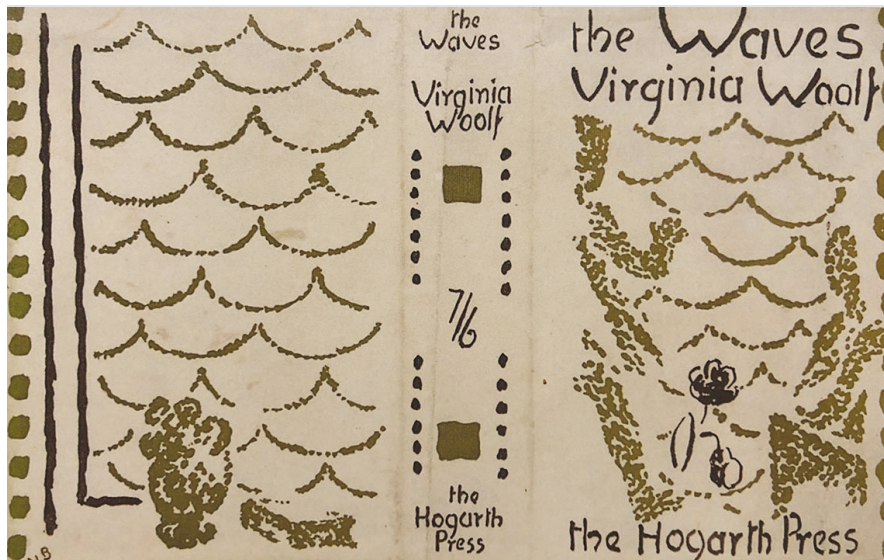


Virginia Woolf
La Vie de Roger Fry
Traduction de Jean Pavans
Éditions Rivages poche, janvier 2021
368 pages



Peinture de Vanessa Bell, *Virginia Woolf*, c. 1912. National Trust Photographic Library.
© ADAGP, Paris, 2026

Peinture de Vanessa Bell, *Autoportrait*, c. 1915.
© ADAGP, Paris, 2026 / Bridgeman Images.



The Waves (Les Vagues). Couverture du livre de Virginia Woolf illustrée par Vanessa Bell pour The Hogarth Press, 1931
Coll. particulière

la traduction. Prendre comme guide à travers le roman une traductrice essayant de traduire le texte, et comme fil romanesque le processus de la traduction. Il y a donc des citations du texte dans sa langue d'origine et diverses variantes que la traductrice essaie. Comme un concentré de ce qu'on fait sur le long cours en traduisant. Avec l'idée que ces variantes puissent aussi, à leur manière, contribuer à une certaine musicalité.

Ce que le compagnonnage des œuvres de Woolf m'a appris, au fond, c'est que l'important, en littérature, est de ne pas se reposer sur un acquis, et, comme elle le dit, quand on voit un panneau, interdiction d'entrer, d'y aller...

Liens

[Éditions de La Table Ronde](#)

[Société d'Études Woolfiennes](#)

[Virginia Woolf. 5 Podcasts France Culture](#)

[Virginia Woolf - bibliographie](#)

[Vanessa Bell. France Culture](#)

[Vanessa Bell, Aware C.Pompidou](#)

Lettres choisies

Virginia Woolf et Vanessa Bell Baisers du Singe. Correspondance

© Éditions de La Table Ronde, avril 2026

1. Vanessa à Virginia

Samedi. [22 octobre 1904]
46, Gordon Square, Bloomsbury.

Mon Singe adoré,

Me voilà enfin sous notre propre toit ! J'ai reçu ta charmante lettre ce matin et j'en ai été enchantée. Depuis que je t'ai vue j'ai été très occupée. Je suis venue ici directement hier matin et j'y ai trouvé Violet. Thoby s'est montré lui aussi, mais il est reparti rapidement car il n'y avait pas grand-chose à faire et je voulais rapporter des cartons vides à St C[hristopher's] Place. Nous nous sommes donc mis en route en 4 roues et avons quitté le square lorsque nous avons vu Madge se diriger vers la maison dans un fiacre. J'ai fait demi-tour pour la rattraper et nous avons bien discuté. Elle m'a tout raconté de la tragédie Furse. Elle dit que K. est merveilleuse et très courageuse. Elle a tout mis en ordre et compte vivre avec Margaret et Harry Furse à Netherhampton. Elle ne supporte plus tout ce qui l'entoure à Hockley et s'en va séjourner un moment chez les Harmsworth. [...] Comme j'aimerais que tu ailles mieux. Tout ennui et fatigue vaut la peine d'être supporté si cela peut t'éviter une nouvelle crise — et je pense vraiment que tu étais sur le point d'en avoir une ici. J'ai oublié de te dire que Snow est venue prendre le thé avec moi hier et ensemble nous avons établi un plan que j'espère tu approuveras. J'écris à Mr Crofts pour lui demander si je pouvais retourner à la R[oyal] A[cademy] en novembre — étant donné que j'ai été si souvent absente l'année dernière. Sargent y sera à ce moment-là et je donnerais n'importe quoi pour étudier 4 semaines avec lui. Après cela j'aimerais aller à la Slade [Slade School of Fine Art]. Mais il me semble que si je pouvais d'abord avoir Sargent je serais comblée. J'espère qu'ils m'y autoriseront — ça serait me rendre un grand service, si bien qu'il est très probable

qu'ils refusent. En tout cas ça ne coûte rien de demander.

Mon bébé — j'ai hâte de savoir comment tu te portes. Tu as besoin d'être dorlotée pendant un an. Écris-moi chaque jour — mais ne te fatigue pas à écrire de longues lettres, réponds simplement à mes questions et je serai satisfaite.

Ta Maria
Impossible de trouver un stylo.
[Lettre écrite au crayon.]

149. Virginia à Vanessa

Dimanche 8 mai 1927
52, Tavistock Square

Chérie,
Tiens, tiens. Clive semble avoir une imagination débordante. Non seulement il les a tous fait hurler de rire — Dadie, Raymond, Nancy [Cunard] et un Américain quelconque — en leur rapportant les propos de Leonard et les miens, mais il a été si persuasif que j'ai eu le plus grand mal à convaincre Dadie, de qui je tiens ces propos, que notre voyage n'avait pas été un échec complet. Je serais très curieuse de savoir pourquoi il fait cela. Il doit y voir quelque obscure jalousie derrière tout ça. Il est envieux, non pas de ton affection pour moi, qui n'existe pas, mais de la mienne pour toi — à moins qu'il veuille se vanter d'être dans notre intimité. C'est gentil mais naïf de ta part d'essayer de me consoler en me transmettant ses compliments. Ne sais-tu pas que le Singe flaire désormais la flatterie à mille lieues et n'en a cure ? Mais j'ai tellement envie de tes tableaux que je vais continuer à me livrer. Clive, je crois, est le seul dont il faut se méfier, et il paraît qu'il est attendu au 50 [Gordon Square] ce soir. Mais préviens-moi la prochaine fois qu'il y a une oreille malveillante dans la maison et je changerai de ton. J'ai moins de potins que d'habitude, ne pouvant pas recevoir à dîner tant que Nelly [Cecil] ne sera pas rentrée, et parce que je suis d'humeur peu

« Comment te viennent les tableaux ? Brusquement en un instant ? L'ennui avec les livres, c'est que tout le monde se sent obligé de vous en parler. »

sociable. On a sonné à la porte hier soir et nous n'avons pas ouvert ; quand nous avons fini par jeter un coup d'œil par la fenêtre de la salle de bains nous avons vu Julia Strachey lever les yeux vers nous : nous nous sommes vite cachés, et elle est partie. Mais Ottoline est à Gower Street ; Vita est rentrée [de Perse] ; Raymond est rentré. Je viens de voir Vita, mais en coup de vent à Londres, assez perturbée. Voici un grand secret (sans doute connu de tout Londres) Harold quitte les Affaires étrangères. Reconnaissons que c'est tout à son honneur. Il a plus de 40 ans : aucune fortune personnelle ; et il renonce à sa carrière alors qu'il était presque au sommet — Il prétend tellement s'ennuyer dans le monde diplomatique qu'il ne se voit même pas ambassadeur. Bloomsbury peut s'en enorgueillir. Nul doute qu'il trouvera beaucoup mieux ; c'est toujours le cas : il n'empêche que, d'après Vita, toutes ses relations auront le cœur brisé. Elle, je dois dire, était plutôt admirative ; elle était passée au large de Cassis avec son bateau mardi, et avait pensé à toi. Je ne pouvais pas en dire autant de toi. Je t'ai envoyé deux exemplaires du *Phare*, l'un de la part de la Press, et l'autre de ma part (mais je crains d'avoir oublié de te le dédicacer).

J'espère que tu écriras et me donneras ton avis. Je voudrais qu'il soit bon, celui des autres m'importe moins. Le sujet était sans doute un peu risqué : Mais ces choses se jouent en un instant — ça m'est venu un après-midi au Square — a priori sans préméditation — comment te viennent les tableaux ? Brusquement en un instant ? L'ennui avec les livres, c'est que tout le monde se sent obligé de vous en parler. J'imagine que cela va commencer la semaine prochaine : et ils vont tous dire des choses différentes, et je serai très contrariée et très contente et en même temps ça me fatiguera ; car j'ai 2 autres livres à écrire ; je voudrais quand même ton avis, qu'il soit bon ou mauvais, ceux de Duncan, de Lytton et de Morgan aussi : c'est tout, je crois. Leonard le considère comme mon meilleur livre ; mais je crois qu'il n'a guère le choix. [...]

150. Vanessa à Virginia

11 mai [1927]
Villa Corsica [Cassis]

Mon Billy,

Tu me pardonnes. Quel soulagement. Même ton cœur de pierre et de raison serait touché s'il savait avec quelle anxiété j'attendais une lettre. Mais je t'aurais écrit, même si tu ne m'avais pas pardonné, au risque de tendre

le bâton pour me faire battre. J'avais de toute façon ravalé mon orgueil et je mangeais la poussière à tes pieds, après avoir lu le *Phare*. Je n'ai pas la prétention de croire que mon opinion littéraire puisse vraiment t'intéresser et il me serait difficile voire impossible de l'exprimer en un mot. À vrai dire, je suis la personne la moins bien placée au monde pour énoncer un avis esthétique à son propos — je sais seulement qu'il me fait l'effet d'une œuvre d'art, un sentiment qui prend peut-être forme peu à peu et qui doit être extrêmement fort pour s'être imprimé en moi en plus des autres sentiments que tu as provoqués. Je dois être la seule personne au monde qui puisse avoir ces sentiments, du moins les éprouver aussi intensément, alors même s'ils t'importent peu, cela t'intéressera peut-être d'en connaître la portée. D'autant qu'ils révèlent quelque chose de la qualité esthétique de ton art d'écrire si particulier. Quoi qu'il en soit, il m'a semblé que tu avais donné de Mère, dans la première partie du livre, un portrait plus ressemblant que tout ce que j'aurais cru possible. Il est presque douloureux de la voir ainsi ressuscitée. Tu as su rendre l'extraordinaire beauté de sa personne, ce qui doit être la chose la plus difficile à faire au monde. J'avais l'impression de la revoir, en tant qu'adulte et sur un pied d'égalité, et cela relève je trouve du tour de force créatif d'avoir pu la voir de cette façon. Tu as rendu Père avec la même clarté, mais peut-être, encore que je puisse me tromper, est-ce moins difficile. Il offre plus de prise. Je trouve néanmoins que rien n'a jamais donné une idée aussi juste de qui il était. S'agissant de l'art du portrait, tu es donc pour moi une artiste suprême et c'est tellement bouleversant de me retrouver face à eux à nouveau que je peine à penser à autre chose. Depuis deux jours, je peine même à participer à la vie quotidienne. Duncan et moi avons parlé d'eux, puisque nous avons chacun notre exemplaire, chaque fois que nous nous sommes retrouvés tous les deux, Roger étant trop furieux d'être exclu pour que nous puissions en parler en sa présence. Je ne pense pas que ce soit parce que je les connaissais que je ressens tout cela, puisque Duncan aussi, qui ne les a pas connus, dit qu'il comprend Mère pour la première fois. Ta vision d'elle se suffit à elle-même et ne sert pas qu'à rappeler des faits. Mais je ne suis pas douée pour décrire mes sentiments. Je pense toutefois que tu comprendras. Et puis il y a bien sûr la relation entre les deux, qui est peut-être davantage ton sujet, mais elle est tellement indissociable du reste

qu'on ne peut l'isoler. Pourtant cela aussi forme un tout et me semble être compris et perçu comme tel. Je suis d'accord avec Leonard. Je pense que c'est ta meilleure œuvre — tu vois, je ne peux tout à fait éviter d'avoir un avis. Je sais qu'en dépit de mon intérêt personnel je n'aurais pas été émue à ce point si je n'avais pas aussi été touchée sur un plan impersonnel, seulement je suis incapable d'analyser ça pour le moment. [...]

153. Virginia à Vanessa

Dimanche — 22 mai 1927
Monk's House, Rodmell

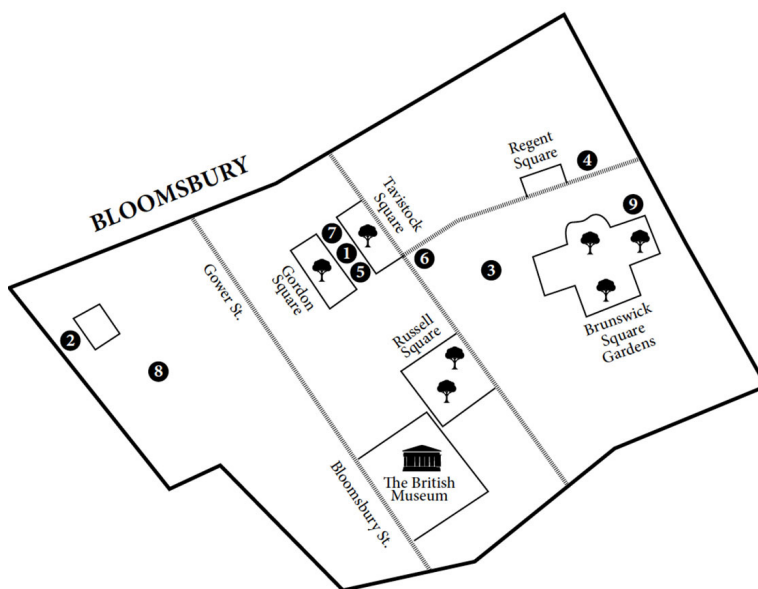
Chérie,
J'ai été si flattée et enchantée par ta lettre que j'ai trottiné toute la journée comme un chiot avec son os. En vérité, tu as anéanti toute ma force de travail : je n'ai cessé de la sortir pour la relire, jusqu'à ce que je me raisonne et j'aie vu Leonard pour lui demander s'il pensait que tu étais sincère. En prenant en compte ton caractère qu'on connaît tous, il a finalement décidé que tu devais l'être. Cela m'a mise au comble d'une satisfaction qu'aucune autre lettre ne m'a procurée — (celle ci-jointe te rappellera peut-être le personnage de Dora Sanger — inutile de me la renvoyer).

Mais qu'est-ce que tu imagines que je savais de Mère ? Ça ne pouvait pas être grand-chose — Que crois-tu que Quentin aurait su de toi si tu étais morte quand il avait 13 ans ? On peut beaucoup broder à partir d'un rien ; mais j'ai fait exprès de ne lire ni ses lettres ni la biographie de Père. C'était lui le plus facile, mais j'avais très peur que tu me trouves sentimentale. Il paraît que je donne une impression affreusement lugubre de la famille Stephen. Je croyais que mon livre était assez joyeux. Je ne saurais le garantir, mais je crois que Watts achetait du lapis-lazuli, le brisait avec un petit marteau, et le conservait sous un linge humide. Je crois, également, que les préraphaélites trouvaient plus naturel de recourir à l'argile de jardin, quand c'était possible ; en guise de pigment. Lord Olivier m'écrit que j'ai tout faux en horticulture et en sciences naturelles : il n'y a pas de freux, pas d'ormes, et pas de dahlias dans les Hébrides ; je me trompe sur les moineaux ; pareil pour les œillets : et une femme ne meurt pas en couches au troisième mois — Il sous-entend que Prue se serait fourvoyée (chose fréquente dans les Hébrides) et était enceinte de 9 mois. Voilà le genre de problèmes que les peintres ne rencontrent pas.[...]

Les gens vous aiment beaucoup Duncan et toi — que vaut la vie sans les bijoux de notre diadème, disent-ils — on entend les gens les plus improbables se livrer soudain à une poésie bâtarde ; des gens n'ayant jamais parlé autrement qu'en simple prose ; des gens comme Arthur Waley, Ray Strachey ou Lisa Stillman — Une voix au téléphone m'a replongée hier dans mes souvenirs les plus fous — de St Ives — celle de Gerald — le trapèze sur le palier. « J'essaye de trouver les photos de Maman par Cameron — as-tu des négatifs à me prêter ?... J'aimerais tant vous revoir, Nessa et toi... Ah, elle est en France ? Vanessa est toujours en France ! Je réessayerai dans quelques semaines. » Et puis l'apparition, pourtant d'une intensité saisissante, s'est évaporée. Mais comme je te le disais, il faut revenir à la réalité. Quel intérêt y a-t-il à s'épanouir dans un lit d'orties à l'autre bout de l'Europe ? Ottoline rôde ; mais ne disparaît jamais — Elle est toujours à Garsington ; Philip est installé au Nation où il chatouille le menton de Mrs Jones, et Leonard arrive pour trouver les initiales « P.M » à apposer sur tous les livres les plus intéressants. [...] Si les Morrell viennent s'installer à Londres, ces câlins et ces chatouilles, pour parler en euphémismes, pourraient se multiplier ; et ne voulant pas d'une nichée de bâtards, il se peut qu'Ottoline reste où elle est.

Je suis aussi allée à Oxford parler de poésie et de fiction à la jeunesse des deux sexes. Ils sont jeunes ; ils sont naïfs ; ils ne connaissent rien à l'une ni à l'autre — Ils s'installent par terre et posent des questions candides sur Joyce — Ils m'ont paru à des années-lumière des jeunes de Cambridge ; Quentin et Julian n'en feraient qu'une bouchée. [...] C'est curieux comme on les fascine, pour le moment — du moins ce groupe-ci. Roger, ce vieux sorcier, les a complètement envoûtés — j'ai feint d'être sa complice, ce qu'hélas je ne suis pas, pour briller un peu à leurs yeux. Clive, ont-ils dit, est très drôle ; mais Roger Fry est pour nous la véritable tête pensante. Et puis Vita était là, étonnante ; pareille à un saule ; si élégante, sur ses longues jambes blanches avec un ruban carmin ; mais un peu gênée de devoir retirer ses bas et s'enduire de pommade pendant le dîner, à cause des moustiques — C'est ce qui me plaît dans l'aristocratie. J'aime les jambes ; j'aime les piqûres ; j'aime cet esprit d'une arrogance et d'une inconscience totales — le fait de s'offrir des robes de chambre en soie à £5 puis de déjeuner d'une crème pâtissière (mélange jaunâtre) prélevée avec une fourchette sur une tartelette dont elle abandonne

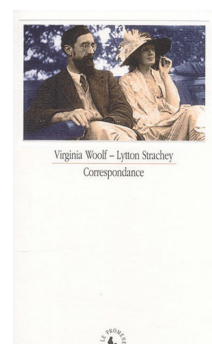
la pâte dans le plat ; de laisser un shilling de pourboire aux portiers qui n'ont pas levé le petit doigt ; et puis — c'est un tout (je ne vais pas entrer dans les détails) splendide, voluptueux, absurde. Elle a aussi un cœur en or, et un esprit persévérant, bien que lent ; et qui a ses moments de lucidité — mais ça suffit — Tu ne succomberas jamais aux charmes d'une personne de ton sexe — Quel jardin aride le monde doit-il être pour toi ! Tant d'avenues grillagées et pavées de pierres ! J'ai beau avoir énormément de respect pour l'esprit



masculin et adorer Duncan (mais Dieu merci, il est hermaphrodite, androgyne, comme tous les grands artistes), je ne leur trouve pas la moindre lueur de charme — Leur présence ne confère aucun lustre au théâtre du monde. [...] Cette lettre est très très longue, tu serais priée d'en convenir. Ton B.

Si tu pouvais me rapporter quelques cigares à un penny comme on en trouve à Cassis, je t'en serais éternellement reconnaissante et, mieux encore, te les rembourserais : j'ai pris l'habitude de fumer le cigare en Italie et je n'arrive plus à m'en défaire.

Principaux lieux cités par Virginia et Vanessa)
Baisers du Singe, Éd. de La Table Ronde, p. 19.



Virginia Woolf - Lytton Strachey
Correspondance
Édition de Leonard Woolf et James Strachey. Traduite, complétée et annotée par Lionel Leforestier.
Éditions Gallimard,
Le Promeneur, 2009.
Avec le soutien de



Portrait

Virginia Woolf et Vanessa Bell

Par Corinne Amar

Vanessa Bell (1879-1961) et Virginia Woolf (1882-1941) avancent dans l'histoire comme deux silhouettes à la fois proches et distinctes, nées des mêmes parents, traversées par les mêmes deuils à répétition, mais orientées vers deux formes différentes de lumière.

« Bloomsbury a deux cœurs, battant en accord ou en opposition. L'un est le cœur littéraire, l'autre celui des peintres, plus calme, moins tumultueux. » C'est ce qu'écrivait Angelica Garnett (1918-1996), fille de Vanessa Bell et de Duncan Grant, dans *Les Deux Cœurs de Bloomsbury*. L'écrivaine Cécile Wajsbrot reprend la citation dans sa préface au dialogue épistolaire récemment paru¹, qu'échangèrent durant trente-sept ans les deux sœurs – *Baisers du Singe, correspondance* – soulignant d'emblée, à la fois « l'inébranlable affection » qui les liait et le fait que la correspondance s'ouvre sur la santé mentale de Virginia et se clôt sur la lettre que cette dernière envoie à sa sœur peu de jours avant son suicide.

Nées dans une famille intellectuelle de la haute société londonienne, Virginia et Vanessa grandissent dans un univers où les livres, l'art et la conversation abondent, mais aussi dans un climat marqué par les drames, les tensions familiales et les contraintes imposées aux femmes de leur époque. Virginia est la troisième enfant, après Vanessa et Thoby (1880), de Julia et Leslie Stephen. Après elle, vient Adrian, dernier de la fratrie (1883). La maison familiale est un foyer cultivé, mais contrairement à leurs frères, les deux filles ne suivent pas

d'études universitaires formelles. Elles reçoivent néanmoins une éducation privée. Vanessa montre rapidement des dispositions artistiques plus visibles que sa sœur et suit une formation à la Royal Academy Schools, ce qui constitue pour une jeune femme de son époque une voie remarquable. Virginia se tourne vers les mots, quand Vanessa choisit la peinture comme langue naturelle. Toutes deux bénéficient d'un immense privilège : la bibliothèque paternelle à laquelle très tôt, leur père, grand intellectuel, leur a donné l'accès. Virginia y lit les classiques grecs, la littérature anglaise, la philosophie, l'histoire, et forge seule sa culture. Mais sa vie sera habitée par des angoisses et des dépressions. Des abus subis dans la sphère familiale par ses deux demi-frères Duckworth, nés du premier mariage de leur mère, laissent une trace durable dans son rapport au corps, à la mémoire et à la souffrance. Les crises de dépression surviennent avec les deuils : le décès de sa mère – elle a 13 ans –, de sa demi-sœur Stella, âgée de 28 ans et mariée depuis peu. La mort de son père en 1904 provoque une première tentative de suicide, puis un séjour en hôpital psychiatrique. Deux ans plus tard, en 1906, le frère aimé Thoby meurt d'une fièvre typhoïde. Son souvenir hante Virginia qui, en 1907, rédige *La Traversée des apparences*. Toute sa vie, elle alternera périodes de création féconde et épisodes de grave détresse psychique. Les menaces de la Seconde Guerre mondiale, les bombardements sur Londres, la crainte d'une nouvelle crise aggraveront son état.



Virginia Woolf au 52, Tavistock Square à Bloomsbury, juin 1939. Photographie : Gisèle Freund. Houghton Library, Harvard University.

Après la mort de leur père, les frères et sœurs Stephen quittent la maison familiale pour le quartier de Bloomsbury, au centre de Londres. En 1907, Vanessa épouse le critique d'art Clive Bell, dont elle aura deux fils, Julian (1908-1937) et Quentin (1910-1996). Leur mariage évolue rapidement vers une union libre, caractéristique des mœurs peu conventionnelles du cercle de Bloomsbury. Leur maison ouverte devient le centre de ce cercle intellectuel bientôt célèbre. On y croise des personnalités comme le romancier et essayiste E. M. Forster, le peintre et théoricien de l'art Roger Fry ou encore, le journaliste et écrivain Leonard Woolf que Virginia épouse en 1912. Il se présentera rapidement comme la seule personne capable de mettre sa femme à l'abri de la folie. Ensemble, ils fondent en 1917, la Hogarth Press. Installée d'abord dans leur maison, elle deviendra l'une des plus importantes maisons d'édition anglaises. Cette petite presse artisanale publie les œuvres de Virginia Woolf, puis celles de Katherine Mansfield, Rilke, Gorki, T.S. Eliot, Sigmund Freud... En 1924, Virginia fait paraître *Mrs Dalloway*, après *Nuit et jour*, et à la Hogarth Press Kew Gardens et *La chambre de Jacob*. Vanessa est très présente. La relation est faite à la fois d'admiration et de rivalité silencieuse, d'une complémentarité et d'une profonde complicité. « Quelle misérable pingre tu es ! Pas une lettre, et pourtant tu vis au centre de l'univers, entourée d'un bourdonnement d'ailes. Tu m'auras oubliée, il faut croire. Je ne pense pas avoir grand-chose à te raconter. Nous menons une vie très calme et solitaire, ce qui devient très apaisant. Je travaille presque toute la matinée », écrit Virginia à sa sœur, le mercredi 22 juillet 1936. Elle cherche souvent auprès de son aînée une forme de refuge, une présence stable capable de l'apaiser, tandis que Vanessa elle, accueille les élans, les inquiétudes et l'esprit brillant de sa cadette avec une patience solaire.

Artiste, elle est une figure centrale du Bloomsbury Group. Elle peint des portraits d'amis et de proches, des intérieurs, des paysages, des natures mortes, des scènes domestiques baignées de calme, cherche la présence, la vibration colorée du quotidien. Virginia écrit beaucoup. Plus effervescentes encore que dans son Journal, parce qu'elles ont une interlocutrice, les lettres adressées à sa sœur racontent l'essentiel de sa vie. « Nous avons eu un défilé de visiteurs – Noel Olivier, Judith, Clive, Raymond, Janice : nous sommes trop près de Londres pour avoir la paix. Peu de potins, rien que les éternelles palabres sur la guerre. Tu vois que je te regrette immensément : et ce temps sans toi que je pensais consacrer à mon travail, je l'ai gaspillé en bavardage. S'il te plaît, dis-moi quels sont tes projets (...) »², écrit Virginia à sa sœur, le 28 septembre 1938, de sa maison de Rodmell. Ce qui rend cette correspondance captivante tient aussi au contraste de leurs tempéraments. Virginia peut se montrer inquiète, mordante, jalouse ou exigeante ; Vanessa, plus réservée, sait opposer une distance ferme, lorsque cela devient nécessaire. L'une transforme son expérience en phrases, l'autre en formes, en couleurs, en compositions. La littérature répond à la peinture, l'analyse à l'instinct, l'inquiétude à la solidité. Dans le Bloomsbury Group, on voit circuler les amis, les amants, les projets éditoriaux, les expositions, les voyages, les discussions esthétiques et les querelles. À mesure que les années passent, le ton change. Les deuils s'accumulent, l'Europe s'assombrit, la guerre approche puis s'installe, et la fragilité psychique de Virginia réapparaît avec violence. Dans les derniers échanges, la gravité se fait beaucoup plus sensible. Dans sa lettre d'adieu à son mari, Virginia à bout, ne peut plus rien dissimuler : « J'ai la certitude que je vais devenir folle à nouveau : je sens que nous ne pourrions pas supporter une nouvelle fois l'une de ces horribles périodes. Et je ne

guérirai pas cette fois. » Elle mettra fin à ses jours le 28 mars 1941, en se noyant dans la rivière Ouse, près de leur maison, lestant ses poches de pierres.

1. Virginia Woolf – Vanessa Bell, *Baisers du Singe, Correspondance 1904-1941*, traduit de l'anglais par Carine Bratzlavsky et Anne-Marie Smith-Di Basio, Préface de Cécile Wajsbrot, Éd. La Table ronde, 2026

2 Virginia Woolf – Vanessa Bell, *Baisers du Singe, Correspondance*, op. cité, p. 559.



Virginia Woolf et Vanessa Bell, enfants, jouant au cricket à Talland House, 1894

Jacques-Émile Blanche & J. Cocteau

Correspondance

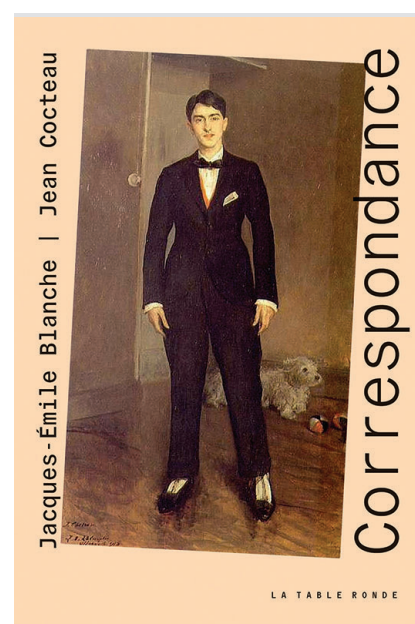
Par Gaëlle Obiégly

Jean Cocteau a rencontré Jacques-Émile Blanche en 1910. Celui-ci est de trente ans son aîné. Jean Cocteau est alors un jeune homme de vingt-trois ans. Blanche est le peintre de la mondanité. Mondanité à laquelle le nom de Cocteau est spontanément associé, bien plus qu'aux arts dans lesquels il a excellé.

Ces lettres témoignent de son esprit fin et vivace autant que d'une relation amicale fortifiée par la guerre. En effet, l'éloignement géographique favorise leurs échanges épistolaires. Chacun offre à l'autre un aperçu de sa réalité. Le style reflète la vie qu'ils mènent, c'est-à-dire les relations, les images, le milieu, les activités et le temps consacré à la peinture, à la lecture, à l'écriture. Ce sont parfois davantage que des lettres. Elles dépeignent, enregistrent, formulent avec une singularité propre. L'un et l'autre déploient un art de la représentation adressé. Il est certain que la destination des lettres est un excitant. Sans doute conçoivent-ils le message en fonction d'attentes qu'ils veulent satisfaire chez l'ami auquel on chuchote sa vie sur le papier. Jacques-Émile Blanche tenait l'art épistolaire pour un genre littéraire majeur. Ainsi s'explique la richesse et la variété de cette correspondance avec Jean Cocteau. Elle comprend soixante-quinze lettres de Jean Cocteau et trente et une de Blanche, et s'étend de 1912 à 1939. En 1914, Cocteau trépigne. Il aimerait partir à la guerre. Au

mois d'août, celle-ci vient d'être déclarée. Le jeune homme patiente dans « une ville pavoisée, inerte, fébrile » qui ressemble à son état intérieur. On lui refuse de partir. Il est réformé pour raison de santé. Il doit faire des démarches pour obtenir une permission spéciale qui lui permettrait d'aller au front. Un sentiment nouveau l'anime. Il le révèle ainsi à celui qu'il surnomme alors Blanche : « j'ignorais cet appel irrésistible du feu, du drap militaire. » Dans cette période d'espoir d'être admis sur le front, Cocteau est moralement mobilisé. Et Blanche n'est pas le seul auquel il parle de cela. Il veut partir. Il est prêt à tout perdre. Il voit la mort d'un autre œil. Il est animé par, dit-il, « l'esprit d'assimilation ». C'est une autre façon de nommer le patriotisme, il s'agit du sentiment de faire partie d'un ensemble, d'être lié au sort de la France. À l'inverse, Jacques-Émile Blanche, pour échapper aux nouvelles cataclysmiques voudrait se mettre la tête sous l'oreiller. De toute façon, en raison de son âge, il ne pourrait se faire soldat. Le jeune Cocteau ne se décourage pas, il croit fermement qu'il finira par rejoindre le front. Et cette foi en son départ prochain est tellement impressionnante qu'elle est même relevée et commentée par Gide dans son journal, cité dans les notes de la réédition de cette correspondance. À la date du 20 août 1914, il raconte : « il s'est vêtu presque en soldat et le coup de fouet des événements lui donne bien meilleure mine...

« Jacques-Émile Blanche tenait l'art épistolaire pour un genre littéraire majeur. Ainsi s'explique la richesse et la variété de cette correspondance avec Jean Cocteau. »



l'étrange, c'est que je crois qu'il ferait un bon soldat. Lui l'affirme, et qu'il serait courageux. Il y a chez lui l'insouciance du gavroche. »

Cocteau finit par pouvoir s'engager. Il est ambulancier. Il va chercher les blessés au front et les ramène en ville où ils sont pris en charge dans des hôpitaux. Il roule « nuit et jour entre la bataille et la ville éteinte. » L'observation des soldats, en contradiction avec l'immense folie meurtrière, le laisse ahuri. Les « Boches et les Français » prennent le café d'une tranchée l'autre. Alors ? L'absurdité de la guerre lui apparaît d'emblée. Il aime son métier malgré tout. Comme d'autres écrivains avant lui, « je pense à Whitman et à Nietzsche, ces ambulanciers poètes. Whalt Whitman, avait abandonné sa carrière de journaliste pour aller soigner les blessés des deux camps durant la guerre de Sécession. Nietzsche, lui, il s'était engagé comme ambulancier volontaire durant la guerre franco-prussienne de 1870. Plus tard, Beckett s'engagera auprès de la Croix-Rouge pour secourir les blessés en Normandie pendant la Seconde Guerre mondiale. L'intérêt de cette correspondance consiste notamment à transformer l'image que l'on se fait de Cocteau. Les lettres révèlent son intensité, sa drôlerie, son audace et son courage. Il décrit de manière vive et saccadée tout ce qu'il voit au front. Il saisit les scènes, les phénomènes, il les capture dans leur violence, leur fugacité, leur effusivité.

Pendant cette « guerre de taupes et de fatigue », dont les actions sont confuses et sans résultats, les pertes humaines sont importantes. Cocteau minimise la bravoure que son aîné lui prête pour s'être fait envoyer au front. Pour lui, l'horreur véritable, c'est l'ennui. Sans doute est-ce pour inciter son ami à lui écrire des lettres divertissantes. Ou, tout au moins, pour qu'il n'éprouve aucune gêne à lui raconter des frivolités. Au contraire, il l'encourage à exposer la vie telle qu'elle se déroule loin du front, à Paris et à Offranville,

où séjourne principalement le peintre. Blanche écrit donc des lettres à Cocteau où il raconte dîners, spectacles, vêtements, etc. Et Cocteau les lit volontiers. Ce sont ses divertissements. « J'ai reçu votre lettre si amusante – c'est le biscuit du soldat – l'œuvre du superflu essentiel. »

Alors, le peintre et auteur d'un journal des années de guerre qui deviendra Les cahiers d'un artiste déploie les plaisirs de la vie quotidienne sur fond de guerre et de morts au front. C'est l'été 1915 à Offranville. Il mentionne les pâtisseries nouvelles, la plage, le ciel et les champs, les moissons, la joie des collégiens en vacances. Soudain un détail fait apparaître la guerre. Le soldat mort au combat que son épouse, « l'épicière sans moral », a déjà remplacé par un réformé. Puis il compte « Vingt et un jeunes hommes morts dans le bourg ; mais les plantes et les fleurs du jardin n'en sont que plus denses, tout a grandi, les cailloux sont ratissés, les pelouses tondues, les légumes empiétant sur les plates-bandes. » Pendant la mobilisation, la correspondance des deux hommes rend compte aussi bien de la vie culturelle, des projets de chacun, de l'écriture, des publications que de la guerre. Mais la guerre par bribes. Ce sont principalement les hommes, la vie sociale, la vie qui les intéressent, sans s'appesantir.

Leur relation continue jusqu'en 1939. Les lettres s'espacent cependant et sont parfois le lieu d'altercations. Cocteau reprochant, notamment, à Blanche de divulguer dans un livre des propos qu'il estimait privés. Ce sont des amis intimes, cela ne fait aucun doute. Le ton des lettres du plus jeune a évolué avec le temps. On voit s'estomper sa déférence envers Blanche. Leur relation s'équilibre en 1917. Ils se fréquentent alors assidûment. Ils échangent sur un même pied. Le jugement de l'homme expérimenté ne prévaut plus sur celui du jeune poète qu'était Cocteau au moment de leur rencontre. Celui-ci est de plus en plus affirmé dans ses

goûts. Blanche a beau se dire défenseur des modernes, on sent dans ses lettres qu'il n'adhère pas à Stravinsky. Il est excité à la perspective du concert, « j'étais dans un état de réceptivité parfait, je mouillais » mais il déchant. La théorie du compositeur lui apparaît comme « les beaux plans de l'état-major ». D'autres illustres artistes apparaissent dans ces lettres. Ils tiennent une place importante dans les échanges. Cocteau aime la nouveauté. D'ailleurs, à la rentrée 1919, enrhumé, il reste au lit où il dévore le dernier Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, tout juste publié.

**Jean Cocteau
Jacques-Émile Blanche
Correspondance**

Édition établie et présentée
par Maryse Renault-Garneau

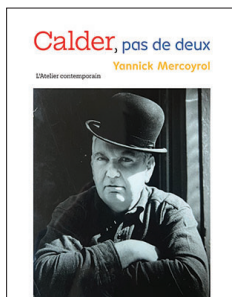
Éditions de La Table Ronde,
2026, 216 pages

J-É. Blanche & J. Cocteau
Correspondance

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

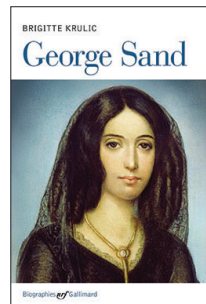
Biographies



Yannick Mercoyrol Pas de deux

Créateur du *Cirque Calder*, une œuvre miniature animée, teintée d'humour et de mouvement, Alexander « Sandy » Calder (1898-1976), sculpteur et peintre américain, inventa dans les années 1930, les mobiles – sculptures en mouvement et actionnées par l'air – et créa parallèlement les *stables*, des œuvres fixes mais tout aussi monumentales,

originales. « C'est que le peintre en lui le cède toujours plus au sculpteur, au bricoleur ingénieux qui produit de plus en plus d'animaux articulés, élaborés à partir de fil de fer et de matériaux trouvés, rompus, déchus », nous explique l'auteur, essayiste, mais aussi commissaire d'exposition et critique d'art. Il adopte ici la forme du récit à deux voix : celle du critique qui, au-delà de la biographie classique, livre un regard analytique sur l'œuvre de Calder ; celle de Louisa (1905-1996), l'épouse de Calder, dont le journal nous confie une parole plus intime, incarnée. Louisa joue un rôle important dans la vie de Calder, non seulement comme compagne aimante, mais aussi comme présence stable dans un quotidien souvent dominé par la création et les déplacements. « *Notre rencontre depuis qu'il l'a relatée dans son autobiographie est devenue une sorte d'épisode merveilleux.* » Elle s'occupe en partie de l'organisation familiale et de leurs deux filles, accompagne la vie de l'artiste, notamment dans ses allers-retours entre les États-Unis et la France. Elle est elle-même artiste, peint et s'intéresse aux textiles. Dans une double proximité, à la fois critique et affective, l'auteur s'attache à comprendre la singularité de Calder : son travail sur le mouvement, l'équilibre, le vide, et la manière dont ses mobiles ont transformé la sculpture moderne ; il décrit de Calder son « exaltation à figurer le monde ». Le bonheur, à l'origine de son travail, inscrit l'artiste dans l'histoire de l'art. Nous le suivons dans son approche fragmentaire et subjective de celui qui fit, de l'équilibre et du jeu avec l'espace, le cœur de son œuvre. Éd. L'Atelier contemporain, 136 p., 19 €. **Corinne Amar**

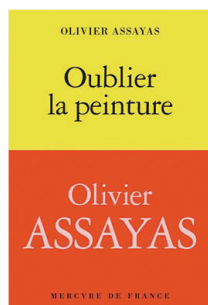


Brigitte Krulic George Sand

Figure du romantisme, elle défendit la liberté, l'égalité et les droits des femmes, mena une vie indépendante et scandaleuse pour son époque, notamment par ses amours et son style de vie. George Sand (1804-1876), de son vrai nom Aurore Dupin, voulut vivre sa vie en la gagnant : ce fut son mot d'ordre. « Je reconnus que j'écrivais vite, facilement, longtemps sans

fatigue, enfin que, de tous les petits travaux dont j'étais capable, la littérature proprement dite était celui qui m'offrait le plus de chances de succès comme métier ». Elle exerça le métier rémunéré d'écrivain et l'essentiel de ses revenus lui vint de la publication de ses romans. Brigitte Krulic propose un portrait littéraire, extrêmement fin, aussi complet que nuancé de la romancière, dramaturge, épistolière, insistant sur le caractère profondément indépendant et rebelle de George Sand. Elle refusa les normes sociales du XIX^e siècle – elle portait des vêtements masculins, vivait seule, divorça, et sa quête d'indépendance devint un thème central de son œuvre. Elle fut extrêmement productive, avec des romans célèbres comme *Indiana*, le premier paru en 1832, qui critiquait le mariage et la condition féminine à travers l'histoire d'une femme enfermée dans une union malheureuse, *La Mare au Diable* (1846) ou *La Petite Fadette* (1849). Les directeurs de journaux se bousculaient pour publier en feuilletons ses romans. Sand ne se limita pas seulement à la fiction, elle s'engagea aussi politiquement, notamment lors des événements de la Révolution de 1848. Son œuvre mêlait idéaux sociaux, romantisme, défense des plus modestes et réflexion sur la place des femmes. De même, ses relations passionnelles, amoureuses, avec Alfred de Musset ou Frédéric Chopin nourrirent aussi sa création littéraire. Sa maison de Nohant est présentée comme un lieu central. Elle y écrivait beaucoup et y recevait des artistes et intellectuels. Ce fut aussi un espace où elle construisit une forme d'équilibre entre vie personnelle et création. Éd. Gallimard, Biographies, 330 p., 24 €. **Corinne Amar**

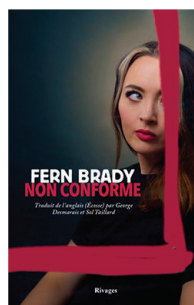
Les romans et récits qui font l'objet d'une chronique dans cette rubrique sont biographiques ou autobiographiques : des récits de vie ou encore des romans dans lesquels la lettre est le vecteur d'une histoire qu'elle structure. Les ouvrages répertoriés ici ont tous un lien avec l'écrit intime.



Olivier Assayas Oublier la peinture

« Je ne peux pas dire que j'ai abandonné la peinture sans me retourner, je me suis retourné sans cesse, j'ai interrogé ma pratique du cinéma selon une perspective qui était celle des arts plastiques et, quoi que j'y fasse, c'est à travers la pratique de la peinture que j'ai construit ma propre pensée de l'art (...) » Avec cet autoportrait, richement illustré de photographies, de ses

productions graphiques, des peintures de son grand-père maternel et des dessins de sa mère, Olivier Assayas met en lumière la trajectoire créatrice qui a été la sienne, de la peinture jusqu'au 7^{ème} Art. Il s'est détourné de la peinture et du dessin, à vingt-quatre ans, quand le cinéma s'est imposé à lui. Entre un père scénariste et dialoguiste de cinéma et une mère styliste pour la maison Hermès, proche amie de Malraux, il a grandi dans un environnement stimulant. Sous l'influence de sa mère, fille du peintre hongrois Pólya Tibor, et de sa nostalgie d'une enfance enchanteresse dans une communauté d'artistes de la Hongrie de l'entre-deux guerres, la peinture aurait dû être sa voie toute tracée. Le réalisateur d'*Irma Vep* et des *Destinées sentimentales* remonte le cours des inspirations esthétiques et des rencontres qui ont décidé de son inclination pour le cinéma. Avec Yves Prince, son ami de lycée, devenu un graphiste et un affichiste de cinéma renommé, il n'a eu de cesse d'explorer élans créatifs, militantisme et besoin de liberté, avant de s'enfoncer dans une profonde déprime autour de la vingtaine. Le souffle infiniment porteur qu'a été la contre-culture des années 1970, via les figures électrisantes de Francis Bacon, Andy Warhol, ou du Velvet Underground, a fait grandir en lui cette conviction « (...) de retrouver dans [son] art, quel qu'il soit, l'énergie du punk rock qui [lui] avait redonné vie. » C'est grâce à l'écriture qu'il a pu identifier son désir de faire des films, s'éloigner de la solitude du peintre pour embrasser un mode d'expression collectif. Même si le rapport physique à la matière, la jubilation de créer de ses mains lui manquent, Olivier Assayas sait qu'il a trouvé avec le cinéma la forme d'art la plus apte à traduire sa quête poétique. Éd. Mercure de France, Traits et portraits, 192 p., 22 €. **Élisabeth Miso**



Fern Brady Non conforme

Traduction de l'anglais (Écosse) de George Desmarais et Sol Taillard. Préface de Nancy Huston. Fern Brady est l'une des stars du stand-up au Royaume-Uni. Dans ce récit autobiographique, sans filtre et à la drôlerie percutante, elle se penche sur son expérience chaotique de personne neuroatypique. Diagnostiquée autiste à la trentaine, elle a enfin pu mettre des mots sur « cette impression tenace

d'avoir été parachutée depuis une autre dimension », sur ses passions obsessionnelles, sur cette anxiété constante avec laquelle elle doit composer. Aussi loin qu'elle se souvienne, la vie lui est toujours apparue « aussi incertaine et dangereuse qu'un champ de mines. » Depuis son plus jeune âge, où qu'elle se trouve, tout peut se transformer en source d'agression, de saturation sensorielle. Un environnement bruyant, une lumière artificielle, un effleurement, un vêtement qui démange, un bouleversement dans sa routine quotidienne ou des interactions sociales incompréhensibles peuvent ainsi déclencher des crises de fureur qui la laissent exsangue, mais qu'elle a appris à gérer au fil du temps. L'humoriste écossaise décrit l'errance médicale, les efforts considérables qu'elle a dû déployer pour masquer sa différence, paraître normale et survivre à ses effondrements intérieurs. S'appuyer sur des personnages de fiction lui a été d'une aide précieuse pour décrypter les pensées et les émotions humaines. Elle s'est énormément documentée, acquérant une fine connaissance de ses troubles du fonctionnement neurologique. Écouter les voix inspirantes d'autres femmes autistes lui a fait entrevoir « (...) qu'un cerveau autiste peut offrir une sorte d'échappatoire à la trajectoire traditionnelle réservée aux femmes. Et que les problèmes rencontrés par les femmes autistes alimentent de plus larges débats sur la façon dont la société traite les femmes de manière générale. » Sa découverte du stand-up a été une révélation, une promesse d'épanouissement évident, sa bizarrerie et sa liberté de parole devenant de formidables atouts sur scène. Avec ce témoignage d'une rare intelligence, Fern Brady livre une saisissante réflexion sur l'altérité, les injonctions faites aux femmes et le poids des normes sociales. Éd. Rivages, 308 p., 21 €. **Élisabeth Miso**



Nora Ephron, J'en fais toute une histoire. Considérations sur la vie d'une femme. Traduction de l'anglais (États-Unis) d'Olivier Deparis. « Quand vos enfants sont adolescents, il est important d'avoir un chien pour que quelqu'un dans la maison soit content de vous voir. » Voici l'un des conseils désopilants que le lecteur pourra piocher dans cet ouvrage de Nora Ephron (1941-2012), paru en 2006 et qui regroupe des textes publiés dans *Harper's Bazaar*, le *New York Times* ou le *Vogue* américain. La scénariste de *Quand Harry rencontre Sally* et réalisatrice de *Nuits blanches à Seattle*, alors sexagénaire, y examine sa vie de femme, navigant entre passé et présent. « Tout est matière à écriture » lui répétait sa mère enfant, phrase qu'elle a faite sienne et qui nourrit une méditation ironique et tendre sur l'amour, le divorce, la maternité, les affres du vieillissement ou sur son attachement viscéral à New York. Vieillir n'a rien d'une partie de plaisir, aussi préfère-t-elle éviter les miroirs et tourner en dérision l'asservissement qu'exige la « maintenance beauté » à partir d'un certain âge. Elle parle de sa passion pour la cuisine et des conversations imaginaires qu'elle a entretenues avec les auteurs culinaires qui ont régalié ses papilles. Sous la couche d'humour, la nostalgie l'étreint quand elle déplore la disparition de

Manhattan du strudel au chou ou son départ de l'appartement qu'elle a occupé, pendant dix ans, dans l'Upper West Side. Lire a toujours été un aimant central de son existence, comme en témoignent les moments inoubliables qu'elle a passés captivée par la prose de Doris Lessing, d'Edith Wharton, de Jane Austen ou de John Le Carré « Ça, c'est une chose étrange : chaque fois que je lis un livre que j'aime, tous les autres livres qui m'ont enivré me reviennent en mémoire, et je me rappelle où je vivais et où j'étais installée quand je les ai lus. » Dans de très belles pages, elle évoque également la perte de son amie Judy et les profondes affinités qui les liaient. Éd. de l'Olivier, 216 p., 17 €. **Élisabeth Miso**

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Agenda

Expositions



« Madame de Sévigné. Lettres parisiennes »

Du 15 avril au 23 août 2026

Musée Carnavalet – Histoire de Paris

Le musée Carnavalet – Histoire de Paris présente une exposition consacrée à Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696), à l'occasion du 400^e anniversaire de sa naissance.

La plus célèbre épistolière de la littérature française a vécu toute sa vie parisienne dans le quartier du Marais, et 19 ans dans l'hôtel Carnavalet, devenu, en 1880, le musée de l'Histoire de Paris.

Parmi les sujets abordés dans l'exposition :

- La présence de l'épistolaire dans l'imaginaire collectif
- Le Marais, quartier de Madame de Sévigné
- La place des femmes dans le Paris du XVII^e siècle
- Le Paris de la Cour et l'élite urbaine qui observe à distance les grandeurs de Versailles
- Le quotidien de la vie parisienne retranscrit par l'épistolière.

L'exposition présente des œuvres issues de ses collections, de grandes institutions (BnF, musée du Louvre) et de collections particulières.

La majeure partie de la correspondance conservée de Madame de Sévigné est constituée des lettres envoyées à sa fille, mariée en 1669 au comte de Grignan et partie vivre en Provence. La Correspondance éditée constitue aujourd'hui à la fois une œuvre qui figure parmi les classiques de la littérature française et un document essentiel pour la connaissance de l'histoire des idées, des mœurs et des événements de cette période.

Au sein de l'hôtel Carnavalet où vécut la célèbre Parisienne de 1677 à sa mort en 1696, cette exposition revient sur la vie de Madame de Sévigné à Paris, à un moment où la ville connaît d'importantes transformations.

Commissariat général

Valérie Guillaume, conservatrice générale, directrice du musée Carnavalet - Histoire de Paris

Commissariat scientifique

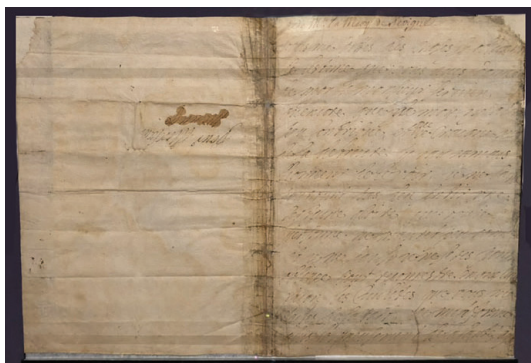
Anne-Laure Sol, conservatrice en chef du patrimoine, responsable du département des peintures et vitraux au musée Carnavalet - Histoire de Paris

Commissaire associé :

David Simonneau, chargé des dessins du cabinet des Arts graphiques au musée Carnavalet - Histoire de Paris

Avec la collaboration de :

Nathalie Freidel, conseillère scientifique, professeure au département de Langues et de Littératures, Université Wilfrid Laurier, Waterloo, Canada



Marie de Rabutin-Chantal,
marquise de Sévigné
(Paris, 1626 - Grignan, 1696)
Lettre à Gilles Ménage pour le remer-
cier de lui avoir concilié les bonnes
grâces d'Abel Servien.

Lettre écrite de Paris, 1653 ?
Manuscrit autographe. Paris, musée
Carnavalet - Histoire de Paris
Photo NJ

Comité scientifique

Jean-Marc Chatelain, directeur de la réserve des livres rares, Biblio-
thèque nationale de France

Nicolas Courtin, chef du service de la conservation et des technolo-
gies numériques, Archives de Paris

Laure Depretto, maîtresse de conférences, Université d'Orléans

Aurore Evain, autrice, comédienne, metteuse en scène et histo-
rienne du théâtre

Geneviève Haroche-Bouzinac, Professeure émérite, Université
d'Orléans

Hubert Hazebroucq, chorégraphe, danseur, chercheur, directeur
de la compagnie Les Corps Éloquents

Thierry Sarmant, archiviste paléographe, conservateur, Archives nationales

Mélanie Traversier, professeure d'histoire moderne, Université de Lille, comédien

DEUX ÉVÉNEMENTS EXCEPTIONNELS AVEC L'ARTISTE ADRIANNA WALLIS

- Jeudi 21 mai 2026, 19h - 20h30 - Conférence-projection « Les lettres ordinaires »,
avec Adrianna Wallis

- Samedi 6 juin 2026, 11h - 17h Performance « Les liseurs » de Adrianna Wallis

SOIRÉES-ÉVÉNEMENTS

Dimanche 7 juin 2026 à 16h

- **Lecture d'un choix de lettres de Madame de Sévigné par Dominique Blanc**,
sociétaire de la Comédie-Française

[https://www.fondationlaposte.org/projet/madame-de-sevigne-lettres-parisiennes-
du-15-avril-au-23-aout-2026](https://www.fondationlaposte.org/projet/madame-de-sevigne-lettres-parisiennes-du-15-avril-au-23-aout-2026)

Musée Carnavalet - Histoire de Paris
23 rue Madame de Sévigné, 75003 Paris

Ouverture de l'exposition du mardi au dimanche de 10h à 17h45.

<https://www.carnavalet.paris.fr/expositions/madame-de-sevigne>

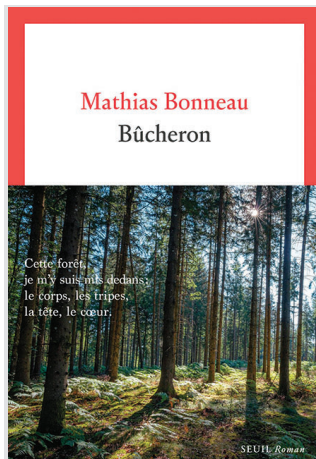
Prix littéraires

Mathias Bonneau a remporté le Prix du roman d'écologie le 15 avril 2026 au Centre Wallonie Bruxelles à Paris.

Le 15 avril 2026, au Centre Wallonie Bruxelles à Paris, le Prix du Roman d'Écologie
2026 a été remis à Mathias Bonneau pour son livre *Bûcheron* paru aux Éditions
du Seuil en mars 2025.

« La forêt est un écosystème. J'y coupe du bois, c'est mon métier. Mais qu'est-ce
que la relation d'un petit humain à un écosystème, quand il s'y rend avec une tron-
çonneuse ? Comment dire la fluidité que l'on peut trouver dans les gestes, raconter
les silhouettes des arbres qui dansent entre elles ? Comment parler de lumière et
de mouvement immobile ? »

Fils d'agriculteurs, **Mathias Bonneau** a d'abord fui les paysages où il a grandi. Mais
après des études d'architecture, il se plonge dans les forêts familiales et décide de



devenir bûcheron. À partir du récit de ses douze premières saisons au bois, il livre dans ce texte puissant et sensible une réflexion sur le travail manuel et ce qu'il nomme le « virus de la forêt ».

Site Internet de Mathias Bonneau

[Prix du Roman d'Écologie 2026 : les six livres sélectionnés | Fondation La Poste](#)

Ce prix récompense un roman francophone « qui place l'écologie au cœur de son intrigue ». Le soutien de la Fondation La Poste au Prix du roman d'écologie rejoint les engagements du Groupe La Poste en faveur de la transition écologique et de la transmission culturelle.

Créé en 2018, ce prix vise à sensibiliser le public aux questions environnementales à travers la littérature. Chaque année, il est attribué à un auteur francophone dont l'œuvre met en avant des thèmes écologiques, qu'il s'agisse de fiction écologique, d'écothriller ou de dystopie. Cette année, cinq étudiants de l'École nationale de paysage de Versailles Marseille et trois étudiants de l'École d'art de Paris Cergy sont membres du jury.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/prix-du-roman-decologie-2026-mathias-bonneau>



Le Prix « Envoyé par La Poste » 2026 est lancé ! Formulaire de candidature au plus tard le 29 mai 2026

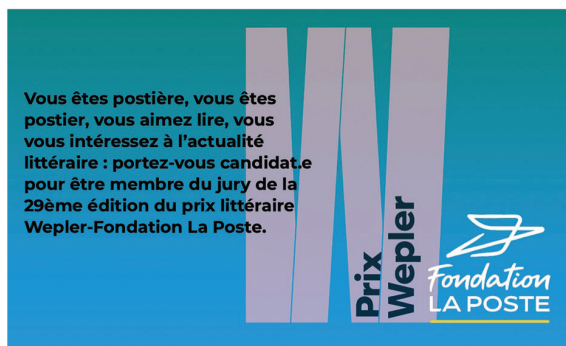
La Fondation d'entreprise La Poste a annoncé le lancement de la 12^e édition du Prix « Envoyé par La Poste », une initiative dont la vocation est de célébrer et soutenir les talents émergents de la littérature française. Ce prix vise spécifiquement à honorer le premier livre d'un auteur qui a choisi de transmettre son manuscrit à une maison d'édition par voie postale.

Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 29 mai 2026 (le cachet de La Poste faisant foi) leur formulaire de candidature :

Formulaire d'inscription et règlement :

<https://www.fondationlaposte.org/projet/lancement-du-prix-envoye-par-la-poste-2026>

Le Prix Wepler Fondation La Poste : 29^{ème} édition Appel à candidature 2026 pour les postières et postiers. Jusqu'au 15 mai



Vous êtes postière, postier, vous aimez lire, vous vous intéressez à l'actualité littéraire : portez-vous candidat.e pour être membre du jury de la 29^e édition du prix littéraire Wepler-Fondation La Poste.

Ce prix récompense chaque année en novembre le roman d'un écrivain novateur.

Le jury renouvelé tous les ans est composé de douze lecteurs venant d'horizons différents : journalistes, libraires, une détentrice de longue peine (les créateurs du prix ont souhaité ainsi mener une action de réinsertion par la lecture), un(e) collaborateur(trice) du Groupe La Poste...

Les membres du jury lisent une sélection d'ouvrages pendant l'été, et délibèrent en vue de la remise du prix en novembre 2026.

Vous souhaitez participer à cette aventure littéraire, envoyez avant le 15 mai une lettre de motivation et le compte rendu des derniers ouvrages que vous avez lus à l'adresse suivante :

Fondation d'entreprise La Poste
CP A 707
9 rue du Colonel Pierre Avia
75757 PARIS Cedex 15

ou par mail : fondation.laposte@laposte.fr

Pour en savoir plus : <https://www.fondationlaposte.org/devenez-contributeur>

Prix d'écriture

Bourses de voyage Zellidja. Remise des prix le 5 juin 2026

Développement des bourses de voyage Zellidja en direction des jeunes, notamment ceux issus des milieux défavorisés. Le dépôt des dossiers de candidature est ouvert chaque année du 1er novembre au 15 février pour les voyages de l'été suivant. Le 5 juin 2026 : remise des prix Zellidja.



Le prix de l'écriture, financé par la Fondation La Poste, constitue l'un des plus anciens et est décerné lors de la cérémonie annuelle. Il récompense le récit écrit de voyage le plus remarquable.



Le projet vise à mener une campagne de sensibilisation et d'information sur les bourses Zellidja auprès des jeunes notamment dans les zones défavorisées, des lycéens suivant des voies technologiques ou professionnelles et des associations de jeunesse et d'éducation populaire ainsi que lors de diverses manifestations (forums de la mobilité, salons, journées portes ouvertes...). Il vise l'émancipation des jeunes par le voyage en solitaire tout en répondant à leurs aspirations, et à encourager leur engagement personnel.

Après réception des candidatures sur le site de la Fondation Zellidja, les 20 jurys régionaux évaluent les projets et organisent des oraux pour s'entretenir avec les candidats présélectionnés.

À l'issue des sélections, les jeunes reçoivent alors des conseils pour mener à bien leur projet. Au retour de leurs voyages, les boursiers peuvent bénéficier de conseils pour réaliser leurs rapports, et une évaluation de ceux-ci par les jurys permet de proposer aux jeunes retenus de faire un second voyage dans les mêmes conditions.

Suite à leur voyage, les jeunes se voient décerner par le jury national le titre de lauréat, et certains un prix spécifique, remis lors d'une cérémonie annuelle. L'Association Zellidja apporte son soutien à la publication des meilleurs rapports.

<https://www.zellidja.com/conditions-et-modalites>

Spectacles



Lecture de la correspondance de Marcel Proust à Anna de Noailles dans le cadre de la Nuit des musées Maison de Tante Léonie à Illiers-Combray Le 23 mai 2026 à 19h

La Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray a pour mission de réunir les lecteurs de Proust et de promouvoir son œuvre, elle compte parmi ses adhérents autant les amateurs (amoureux de littérature, lettrés) que les professionnels (universitaires, spécialistes).

Le 23 mai, à l'occasion de la Nuit des Musées, le comédien **Ivan Morane** est invité à la Maison de Tante Léonie - Musée Marcel Proust pour lire des extraits de la correspondance de Proust à la poétesse Anna de Noailles, dont on fête cette année le 150^e anniversaire de la naissance. Ivan Morane avait déjà lu, l'année dernière, dans un contexte similaire, des extraits de la correspondance de Proust avec Geneviève Strauss. Cette lecture d'une correspondance spirituelle (comme souvent chez Proust) montrera le sens de l'humour de l'écrivain.

Maison de Tante Léonie à Illiers-Combray

<https://www.amisdeproust.fr/fr/>

« Si je vous écrivais toutes mes rêveries... »

Du 18 au 22 mai 2026

À l'occasion du 400^{ème} anniversaire de la naissance de Madame de Sévigné, figure majeure de la littérature épistolaire française...



Le projet propose de (re)découvrir et de valoriser sa correspondance à travers la création d'un spectacle pluridisciplinaire dans l'**Opérabus**. Unique en France, l'Opérabus est une salle de spectacle itinérante originale, qui permet d'aller à la rencontre des publics au cœur de leurs lieux de vie (quartiers, structures sociales, cours d'écoles, auprès des EHPAD, des hôpitaux...). Cet outil de médiation culturelle mobile favorise l'équité géographique, en réduisant les freins liés à la mobilité, au coût ou à l'autocensure culturelle.

Ce spectacle interprété par des artistes professionnels est conçu spécifiquement pour des publics éloignés de l'écriture et de l'offre culturelle, notamment les habitants des QPV du Valenciennois et des publics dits « empêchés ». Le spectacle mêlera ainsi la lecture de lettres, du chant, de la musique baroque et un jeu de marionnettes, afin de proposer une approche sensorielle, ludique et inclusive de la correspondance de Mme de Sévigné.

Création 2026 : regard de Marie-Astrid Adam (mise en scène)

Distribution : Marie-Astrid Adam | narratrice, Mme de Sévigné, manipulatrice de marionnette / Elisabeth Houpert | chanteuse, Mme de Grignan / Yannick Lemaire | orgue / Magali Castellan & BlackBox ST | costumes et décors

18 mai 2026 : Escaudain & Louches (59)

19 mai 2026 : Raismes (59)

21 mai 2026 : Anzin (59)

22 mai 2026 : Condé-sur-l'Escaut (59)

<https://www.operabus.fr/vous-ecrivais-toutes-mes-reveries.html>



George Sand : une femme siècle Conférences, débat, spectacle Du 30 au 31 mai 2026 Nohant - Centre Val de Loire

L'association des Amis de George Sand organise, à l'occasion du 150^e anniversaire de la mort de l'écrivaine, une grande manifestation culturelle les 30 et 31 mai 2026 à Nohant.

L'après-midi du 31 mai sera en grande partie consacrée à la correspondance de George Sand, qui est le reflet d'un long et ininterrompu dialogue avec son siècle, aussi bien sur le plan littéraire que social et politique.

Ce colloque est dédié à un large public, local mais aussi national, afin de mieux faire connaître toutes les facettes du génie de G. Sand.

L'association publie annuellement les cahiers de George Sand et le dernier numéro de la revue Epistolaire (pour lequel Brigitte Diaz, présidente de l'association des Amis de George Sand, a collaboré) soutenu par la Fondation La Poste était consacré à l'auteur. Il sera d'ailleurs également diffusé à l'occasion de cette manifestation.

<https://www.amisdegeorgesand.info/events/event/george-sand-une-femme-siecle-conferences-debats-spectacle-maison-de-george-sand-a-nohant-vic/>

<https://www.fondationlaposte.org/projet/george-sand-une-femme-siecle-du-30-au-31-mai-2026>

Festivals

Sore ton livre ! Festival 2026 Du 20 au 23 mai à Sore



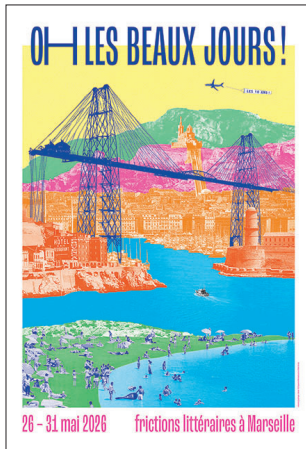
Ateliers littéraires (lecture/écriture) et artistiques
Festival du livre jeunesse (Landes) - Association Sore ton livre !

Depuis 2020, « Sore ton livre » déploie tout au long de l'année des actions autour du livre, de l'écriture, et organise un festival dédié à la littérature jeunesse. Le projet place la lecture et l'écriture au cœur de ses actions en privilégiant les échanges, le partage et la rencontre, contribuant ainsi à rendre le livre attractif et accessible à tous, tout en faisant découvrir la richesse de la littérature jeunesse et de ses auteurs.

Implantée sur un territoire très rural, éloigné des grands pôles culturels, l'association encourage des pratiques créatives qui stimulent l'imaginaire. Les établissements scolaires du territoire bénéficient d'un accompagnement continu et d'ateliers d'écriture. Les structures périscolaires s'inscrivent dans cette dynamique afin d'ancrer durablement la lecture et l'écriture comme pratiques de loisir. L'ensemble de ces actions est valorisé lors du festival, temps fort culturel et convivial, favorisant la rencontre avec des auteurs, des artistes et leurs univers, et proposant au public une expérience littéraire originale.

<https://soretonlivre.fr/festival-2026/>

Oh les beaux jours ! « Des nouvelles des collégiens » Du 26 au 31 mai 2026



Créé en mai 2017, Oh les beaux jours ! est un festival ouvert à tous qui entend faire découvrir la littérature autrement en la faisant dialoguer avec la musique, la bande dessinée, le cinéma, la photographie, les sciences humaines et les sciences dures, les grands sujets de société...
Manifestation majeure dédiée au livre et à la lecture sur le territoire marseillais.

Un concours littéraire au collège

Organisé dans le cadre des actions menées à l'année par le festival Oh les beaux jours!, le concours littéraire « Des nouvelles des collégiens » accompagne des classes à la découverte de la chaîne du livre. De la création d'un texte littéraire accompagnée par un écrivain à sa réception publique, en passant par sa mise en forme éditoriale, l'enjeu de ce projet est de donner aux jeunes participants le goût de la littérature et de l'écriture.

En associant rédaction, analyses critiques, échanges à l'oral, mise en réseau et vote en ligne, ce concours participe activement à une transformation pédagogique intelligente.

<https://ohlesbeauxjours.fr/des-nouvelles-des-collegiens/>

Tu Connais la Nouvelle ? Festival Litt'Oral Du 28 au 31 mai 2026



L'Association Tu Connais la Nouvelle ? organise diverses actions littéraires, autour de la nouvelle et de l'oralité, lors du Festival Litt'Oral à Saint-Jean de Braye et à Chilleurs-aux-Bois du 28 au 31 mai 2026.

L'association y fêtera également ses trente ans d'existence et d'investissement militant pour la promotion des auteurs et autrices contemporains, de la lecture et de l'écriture.

Les différentes journées du festival mettent en lumière les travaux de médiation et de sensibilisation à la lecture et à l'écriture conduits au cours de l'année (concours de nouvelles scolaires, groupe de lecture, projets avec les écoles primaires, ateliers d'écriture adultes, découverte des littératures du monde, rencontres d'auteurs contemporains...)

Concours de nouvelles dans les établissements de la région (collèges, lycées et CFA), projet d'écriture et d'art plastique avec les écoles primaires de Saint-Jean de Braye.

Pour en savoir plus :

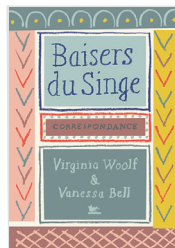
<https://www.fondationlaposte.org/projet/tu-connais-la-nouvelle-festival-littoral-du-28-au-31-mai-2026>

<https://www.tuconnaislanouvelle.fr/>

Livres

Éditions de correspondances soutenues par la Fondation avril / mai 2026

Virginia Woolf & Vanessa Bell, Baisers du Singe. correspondance.
Préface de Cécile Wajsbrot. Traduction (Anglais) de Carine Bratzlavsky et Anne-Marie Smith-Di Biasio. Présentation et notes de Marie Boizet
Éditions de La Table Ronde, 23 avril 2026



De 1904 à 1941, Virginia Woolf et sa sœur Vanessa Bell s'écrivent presque quotidiennement. Leurs lettres racontent les débuts du Bloomsbury Group, les années de guerre et les joies de l'accomplissement artistique et littéraire. Mais ce sont avant tout les lettres de deux femmes émancipées, qui partagent dans l'intimité leurs questionnements sur l'amour, la maternité et les convenances, commentent la vie intellectuelle et politique de leur époque, sans pour autant exclure les tracasseries du quotidien et les potins dont elles raffolent. Chacune y apparaît comme le phare de l'autre, mêlant la tendresse de la sororité à des réflexions plus vastes sur la création. Une sélection de deux cent quinze lettres qui forment une correspondance croisée inédite.

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES 

